

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Anne Dandurand : la chair des mots

Jean Barbe

Number 60, Winter 1990–1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Barbe, J. (1990). Anne Dandurand : la chair des mots. *Lettres québécoises*, (60), 11–13.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Anne Dandurand : la chair des mots

RENCONTRE
Jean Barbe

**Elle a ciselé ses nouvelles comme des objets rares, aux détails polis
et repolis pour en faire des objets ronds et doux qui vibrent
doucelement sous la caresse.**

Mais on a surtout retenu ses personnages de femmes qui parfois baisent et parfois se masturbent en attendant l'amour.

Sulfureuse, Anne Dandurand ?

D'accord, elle a déjà écrit cette histoire d'une fille qui faisait une pipe à un vicaire pour se procurer de la drogue, mais, allons, nous n'avons pas cinq ans, et j'estime pour ma part que la très vaste majorité des lecteurs et lectrices québécois ne sont plus vierges depuis un bail. Et puis, ce n'était pas l'anecdote qui était importante, mais la jubilation de l'écriture qui nous laissait pudiquement (!) entendre, au détour du paragraphe, que « le vicaire goûtait surette »...

Pornographe, Anne Dandurand ?

D'accord, dans son premier roman, *Un cœur qui craque*, elle écrit « bandé comme un building ». Mais c'est l'allitération, surtout, qui fait rougir l'auteure lorsqu'elle regarde le building des Coopérants... Et pour qu'elle accepte le statut de pornographe, il faudrait que l'acte sexuel soit le sujet principal de son écriture, ce qui est loin d'être le cas. Le cul en fait partie, certes, mais au même titre que le boire et le manger; il est besoin, soit d'une autre source, désir quand la faim tenaille, partie charnue de l'anatomie sur laquelle on s'assoit en attendant quelque chose... En attendant quoi? Que vienne la phrase, sans doute...

« *Ton style, c'est ton cul* », chantait Léo Ferré. Or le cul (et le pied), pour Anne Dandurand, c'est son style. Et elle se le peaufine à longueur de

journée, orfèvre maniaque dont l'extrême concentration sur les atomes de la phrase lui permet d'oublier un instant que dehors souffle le vent et que le froid de l'hiver fait éclater les pierres. Et qu'en dedans, on gèle à fendre l'âme parce qu'il manque d'huile pour le chauffage. On n'écrit pas pour l'argent.

Et pourtant, auteure à temps plein, Anne Dandurand et sa narratrice jugulent l'ennui à coups de mots, stoppent l'hémorragie des jours à grands renforts de syntaxe.

De dire la narratrice: « Où est ma vérité: dans le gribouillis illisible et plaignard de mon journal intime, d'où émerge quelques fois par année l'odorant saphir d'une courte phrase? Ou ici [devant son écran d'ordinateur], où je besogne patiemment à enfiler les minuscules perles des mots? **Ma vérité a-t-elle besoin de choisir entre les saphirs et les perles?** »

De dire Anne Dandurand: « Dans mon cas, le plus important, c'est écrire. Dieu sait si j'ai fait d'autres choses dans ma vie, travailler et écrire, ou pas écrire du tout et juste vivre, je l'ai fait pendant un bon dix-huit ans. Je n'ai plus le choix maintenant. J'écris. Ou j'écris, ou je deviens folle, ou je me tue. Ou les deux en même temps. Mon roman, c'est *Un cœur qui craque*; moi, c'est « Un cœur en ruines ».

C'est ça. Oubliez le cul. Ce n'est pas le soufre que l'on sent, à lire Anne Dandurand, mais un parfum composé de mille petits riens. Ses mots s'agencent en alambic à travers les méandres duquel se distille... le désespoir.

Journal imaginaire

Un désespoir tranquille d'autant plus prenant que le livre d'Anne Dandurand est un « journal imaginaire »... Un quoi ?

« Le journal imaginaire, c'est une de mes deux méthodes de travail. C'est aussi une forme. Forme quotidienne avec ses moments creux, ses moments pleins. Un peu de température... Les Japonais ont deux sortes de journaux intimes. Un journal intime, et un autre, plus secret. Moi j'ai un journal, près de mon lit, un journal que je traîne avec moi en voyage, et un autre, sur disquette, constitué de petits bouts disséminés, codés. Le journal sur disquette s'étend. **Non seulement j'y vide mon cœur, mais la fiction commence à s'y mêler...** Il y a des petits bouts de poèmes... c'est tata, dérisoire... Mais ça fait du bien. Alors je regarde tout ça, ce qui est réel et ce qui est fictif, je me demande ce que je pourrais "fictionnaliser" encore, ce que je pourrais écrire pour me faire tripper sur ma propre réalité. Ce que je pourrais faire pour métamorphoser un réel somme toute assez ennuyant. Parce qu'il y a un bonheur dans le fait de passer sa journée à écrire — qu'est-ce que tu peux rêver ! Moi, j'aime rêver à journée longue... »

Oui, bon. Et fantasmer, à journée longue aussi, en désespoir de cause. Et elle ne se gêne pas, en plongeant tête première dans sa propre fiction, pour éclabousser les autres au passage.

Un cœur qui craque

Dans *Un cœur qui craque*, on reconnaîtra quelques personnages vaguement publics, ce jeune auteur gueulard, par exemple, joliment nommé Crépin Vandegueux, que la narratrice envoie à l'hôpital dans un coma prolongé après qu'il eût tenté de la violer, le sale individu.

Où cet autre, là, jeune journaliste appelé Pierre-Marie Moustache (Moustache, vraiment!), elle l'aurait rencontré à la réunion des Fous du livre (c'est pas vrai, c'était les Gens du livre). Elle aurait partagé avec lui un repas au restaurant l'Européen (c'est pas vrai, c'était le Continental). Et elle imagine, l'espace d'un chapitre, une baise torride dans les toilettes d'un train à destination d'Ascheberg (Allemagne), baise au cours de laquelle elle réussit enfin à lui enlever ses lunettes, et tout le reste (d'accord, je porte des lunettes, mais je ne suis jamais allé en Allemagne). **M'enfin, la littérature a tous les droits.**

Surtout quand elle est bonne.

« Il y a des gens qui ont un potentiel fantasmatique... », dit-elle en soupirant. Et elle me regarde par-dessus la table dévastée du restaurant, et elle sourit d'un sourire sans illusion.

L'écriture

Elle aurait voulu avoir des enfants. Mais elle aurait voulu que ses enfants aient un père aussi.

Il ne s'est jamais manifesté. Il lui reste ses enfants de papier, ceux de sa narratrice à la fin du roman, qui trouve le bonheur dans l'écriture et la vie, quand l'une n'a pas à remplacer l'autre.

« Contrairement à ma narratrice, je ne pourrais plus m'occuper d'enfants, d'un homme à temps plein. L'écriture a pris trop de place. Nous sommes comme des jumelles identiques, ma narratrice et moi. Il n'y a que moi qui sais à quel point nous sommes différentes. Moi, j'en aurais six, des enfants, mais à condition d'avoir un mari. Et une bonne. Je ne pourrais m'empêcher d'écrire. »

« Mais puisqu'il ne m'arrive rien, je m'invente », dit-elle dans un souffle. Et ce souffle attise encore un peu les braises du désespoir tranquille.

« Le fond de tristesse, d'amertume que j'ai est vingt fois pire que dans le livre, continue-t-elle. Le livre, il est guilleret ! Pour moi, la vie est une geôle. Les relations hommes-femmes, je ne suis vraiment pas douée. C'est tout le vingtième siècle qui n'est pas doué... Ceux qui s'aiment sont des miraculés. »

L'amour, pas évident, l'amour. Alors l'écriture, ce baume sur les plaies, cette liqueur qui enivre et chasse les brumes, alors l'écriture s'installe pour combler les petites failles, les moments creux. Puis l'écriture s'étend, et prend de plus en plus de place. Et remplace. Pas d'amour ? Inventons-nous de l'amour ? Pas de cul ? Inventons-nous du cul. Un ou douze, pas d'importance, puisque la différence n'est que dans la marque du pluriel, un s à la fin d'un mot.

« Même les petits plaisirs de la vie quotidienne, je ne les goûte pas tellement... », dit Anne Dandurand.

Alors, il faut les écrire, ces petits plaisirs, pour en extraire l'essence, un parfum concentré, enfin perceptible à travers les effluves nauséabonds de la fin du siècle : **« ... et j'ai bu aussi du jus de poire au goût si calme, si voluptueux, dans une flûte de verre couleur chair, le bonheur se trahit dans les choses les plus infimes ».**

Comment, en effet, goûter sur le vif ces petits bonheurs, lorsque alentour les murs sont fissurés, le ciel barbouillé de suie et que les arbres perdent leurs feuilles en juillet ? Comment goûter l'odeur du pain quand tant de gens ont faim ?

« Moi qui ne suis innocente de rien... », disent ensemble Anne Dandurand et sa narratrice.

« Je me lève le matin, très très en forme, dit Anne Dandurand. Au coin de chez moi, il y a un bloc appartements assez horrible. Dans ce bloc appartements horrible vit une espèce de vieux qui a un œil fucké, se déplaçant en chaise roulante et dont un handicapé mental s'occupe. Les deux puent tellement ils sont sales. Les deux, je les ai entendus parler ensemble, parlent le langage des vers de terre. Je suis sûre qu'ils s'entendraient bien avec les vers de terre. C'est d'une misère tellement profonde que ça me "fucke" ma journée... »

— Une sur-sensibilité au malheur ambiant?
 — Pas juste ambiant, international! Moi, j'aurais été bien au Moyen Âge. Quand t'avais juste des nouvelles de ton patelin. Et encore, sans doute que je me serais énervée pour celui qui aurait été atteint de la danse de Saint-Guy. Mais au vingtième siècle... Et je suis masochiste! Je lis les journaux... ça me jette dans des transes... Ça m'empêche... non, ça ne m'empêche pas d'être heureuse parce que, comme je peux en parler, ça me libère un peu. Mais si je n'écrivais pas, christ, je me tuerais, c'est pas compliqué, c'est une merde totale. Le petit bonheur ordinaire, j'aimerais ça savoir ce que c'est... Le petit couple dans le métro qui se tient par la main et qui en bave... Oui, c'est une question de sur-sensibilité... Je regarde un commercial de fromage Kraft à la télé, j'entends chanter: "Tu grandis..." Je vois un petit enfant... Ça me porte aux larmes à chaque maudite fois... Qu'est-ce que tu veux que je fasse, dans la vie, maintenant? C'est une geôle... Évidemment, les sources de bonheur, si tu n'as pas la littérature, il n'en reste plus grand-chose.»

Elle a la littérature. Le sel des jours. Des murs de papier contre le vent. Et Anne Dandurand écrit, envers et contre tout. Tout contre.

Le cul? Oui, il y en a. Partout, alentour.
 Un monde de cul. **Lq**

nouveautés

JEAN-CHARLES CLAVEAU

Ma terre, Québec...

Essai sur le Québec en marche

262 pages 19,95 \$

SYLVAIN RIVIÈRE

L'œuf à deux jaunes

Théâtre

86 pages 12,95 \$

MAURICE ELIA

Sur l'écran noir de mes nuits blanches

Roman

190 pages 17,95 \$

DANIELLE ZANA

Journal d'une nomade

au pays de Jacques Cartier

132 pages 13,95 \$

ANDRÉ PATRY

Les années folles à Paris

92 pages 9,95 \$

JORGE FAJARDO

Votre manteau mouillé

Récit

70 pages 9,95 \$

GASTON LAURION

Le crocodile amoureux

Poèmes

102 pages 14,95 \$

ROSE RIOUX-DURETTE

Va dire à mes amis...

Témoignage

76 pages 12,95 \$

HUMANITAS
nouvelle optique

5780 Decelles, Montréal, Québec, Canada H3S 2C7

Commandes téléphoniques acceptées
 (514) 737-1332

Daniel Gagnon

Circumnavigatrice



XYZ

L'Ère nouvelle

102 p.

XYZ

12,95 \$